Première Guerre Mondiale et identité nationale en Finlande

Maurice Carrez

▶ **To cite this version:**

Maurice Carrez. Première Guerre Mondiale et identité nationale en Finlande. François BOULOC, Rémy CAZALS, André LOEZ. Identités troublées 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre, Privat, pp.299-312, 2011, 978-2708905368. hal-01289623

HAL Id: hal-01289623
https://hal.science/hal-01289623

Submitted on 21 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maurice CARREZ

Université de Strasbourg

UMR 7367 DynamE

Première Guerre mondiale et identité nationale en Finlande

(Paru *in* BOULOC (François), CAZALS (Rémy) et LOEZ (André) dir., *Identités troublées 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011, pp. 299-312)

Les guerres affectent les conditions d'existence des acteurs. Néanmoins, les mémoires que les générations suivantes s'en construisent sont souvent plus durables que leurs retombées immédiates. Ce fait est observable dans le cas finlandais après la Première Guerre mondiale.

Le Grand-Duché ne possédait pourtant plus d'armée en 1914 et ses ressortissants avaient été dispensés de service militaire en échange d'un impôt spécial. Tandis que des centaines de milliers de Baltes et d'Ingriens subissaient la conscription, les Finlandais ne pouvaient en principe qu'être conviés à des travaux de défense. En outre, jusqu'à la fin 1916, ils souffrirent assez peu du rationnement. Bien sûr, la guerre eut des répercussions sur la vie des gens, mais sans prendre le caractère insupportable qu'elle pouvait avoir dans maints pays belligérants. En réalité, les conséquences du conflit ne furent durement ressenties qu'à partir de la Révolution de Février 1917, puis, dans toute leur horreur, au moment de la guerre civile de 1918 puis de l'atroce répression qui s'ensuivit.

Ce dernier épisode, qui vit mourir presqu'autant de personnes que la célèbre Guerre d'Hiver de 39-40, entretint la mémoire douloureuse des vaincus. Quant aux vainqueurs, pour légitimer la cruauté du dénouement, ils se bâtirent une aura de patriotes intransigeants, quitte à prendre des libertés avec l'histoire.

Notre contribution cherchera à éclairer la manière dont se sont construites des mémoires concurrentes de la guerre s'appuyant sur des conceptions différentes de la nation et de ses intérêts ; elle s'interrogera en même temps sur leurs rapports avec les faits établis par les travaux historiques.

L'entrée en guerre : la fin d'une légende ?

La grande geste nationale présupposait le caractère inflexible de ses apôtres. Pour les nationalistes de l'entre-deux-guerres, il allait de soi que le futur héros de l'indépendance avait été en germe dès l'origine. Il avait combattu sans relâche l'occupant et n'avait jamais eu envie de combattre dans les armées du tsar ; seuls les

opportunistes ou les traîtres auraient pu se laisser tenter par une collaboration. La propagande officielle de l'État indépendant était passée par là[1].

Or, les premiers mois de guerre ne corroborent pas ce mythe. S'il est impossible de savoir comment auraient réagi d'éventuels conscrits, on peut supposer qu'ils auraient peu déserté, à l'instar des Baltes ou des Polonais. De plus, des travaux récents[2] ont révélé que les engagés volontaires dans l'armée russe furent nombreux dans les premiers mois du conflit. Ces hommes, aux motivations variables, venaient de milieux divers et leur engagement ne souleva guère d'objections parmi la population. Il y avait en outre 300 officiers finlandais dans l'armée du tsar qui obéirent sans rechigner, sauf exception. De nombreux notables nationalistes participèrent aussi avec un certain enthousiasme à la mobilisation. Alfred Norrmen, conseiller municipal d'Helsinki, vieil ennemi du gouverneur d'Uusimaa B. Vidnäs, se rendit chez ce dernier pour l'assurer de sa loyauté. Des bourgmestres de province montrèrent aussi leur attachement à l'empire, celui de Mikkeli allant jusqu'à proposer ses services au gouverneur local[3].

Les partis nationalistes conservateurs étaient de la fête. Les Vieux-Finnois mirent leur presse au service de la mobilisation : les colonnes d'*Uusi Suometar*, donnaient une large publicité aux engagements volontaires[4] et ce journal se fit une spécialité de signaler à ses lecteurs la place tenue par des Finlandais dans les premiers engagements. Cela ne l'empêcha pas, après l'indépendance, de prétendre avoir agi par esprit patriotique. Dans son histoire des étudiants finlandais[5], Matti Klinge a montré que certains membres du Parti des Jeunes Finnois (formation moins conciliante) avaient soutenu un projet de reconstitution d'un contingent finlandais au sein de l'armée tsariste. Présenté par V.A. Lavonius, il fut discuté par le bureau politique du parti. Finalement, la direction préconisa, comme l'y poussait son leader K.J. Ståhlberg, la passivité vis-à-vis de l'action des Russes en Finlande[6]. Dans les colonnes du *Helsingin Sanomat*, organe des Jeunes Finnois, le bouillant Rudolf Holsti, partisan notoire de l'Entente, se déchaîna néanmoins contre les exactions allemandes en Belgique, ce qui amenait de l'eau au moulin de la propagande russe.

Côté social-démocrate, où sentiment national et haine du tsarisme étaient liés, l'entrée en guerre fut marquée par un repli tactique[7]. Si le 31 juillet 1914, la rédaction du *Travailleur* rappelait encore les motions pacifistes votées au congrès de Stuttgart de l'Internationale et faisait mémoire des rassemblements pacifistes en

---

[1] Voir les manuels scolaires d'histoire des années 1930.

[2] Tuomas Hoppu, *Historian unohtamat. Suomalaiset vapaaehtoiset Venäjän armeijassa 1. Maailmansodassa 1914-1918*, Helsinki, SKS, Bibliotheca Historica 100, 2005.

[3] Archives nationales (*Kansallisarkisto*), fonds des gouverneurs d'Uusimaa et du *lääni* de Mikkeli.

[4] Bibliothèque centrale de l'Université d'Helsinki, section des microfilms, *Uusi Suometar*.

[5] Matti Klinge, *Ylioppilaskunnan historia*, tome 3 *1872-1917*, Helsinki/Porvoo, WSOY, 1968.

[6] Archives nationales, fonds Eero Erkko, lettre du 31/7/1914 de K.J. Ståhlberg à Eero Erkko.

[7] Archives ouvrières (Työväenarkisto), *Työmies* (juillet 1914- janvier 1915).

Europe, elle appelait dès le lendemain les prolétaires à un comportement « *sérieux et prudent* », en raison des menaces pesant sur les libertés. Cette retenue fut la règle dans les mois suivants, mais pour qui savait lire entre les lignes du journal, il y avait des piques destinées à montrer qu'on n'en pensait pas moins.

La population, craignant un débarquement allemand sur les côtes finlandaises, fut rassurée par l'arrivée de nouvelles troupes russes. Les autorités tsaristes étaient surprises de cet accueil, comme en témoigne la correspondance entre les gouverneurs de *lääni* et le Général Gouverneur[8]. Pour encourager cet état d'esprit, les militaires payaient d'ailleurs rubis sur l'ongle ce dont ils avaient besoin sur place ; les réquisitions étaient réduites au minimum[9]. Le patronat, pour sa part, trouva à son goût les contrats de fournitures de guerre et oublia les querelles passées avec les douanes russes[10].

Bref, les résistants étaient une espèce rare. Cette passivité était fondée sur l'idée qu'une bonne conduite serait de nature à obliger les Russes à faire des concessions. Le sentiment national n'avait donc pas disparu et dès que l'on s'aperçut que la guerre serait longue, l'état d'esprit évolua. La raideur du Général Gouverneur Seyn fit le reste. On en vint à déplorer la suppression des libertés politiques, la hausse des prix et le couvre-feu. Le charme était tombé.

La naissance d'un patriotisme dissident (1915-1916)

Puis arriva ce temps où, selon les plumes nationalistes, les Finlandais auraient soutenu les vaillants dissidents en partance pour l'Allemagne, par détestation de l'occupant. Cette pieuse légende, colportée en France par des auteurs comme Jean-Louis Perret[11], mérite qu'on s'y arrête un peu.

Constatant avec amertume que des compatriotes s'engageaient dans l'armée russe et que des filles se rendaient aux bals offerts par les officiers du tsar, des patriotes intransigeants, souvent originaires d'Ostrobotnie ou des milieux étudiants de la capitale, se décidèrent début 1915 à forcer le destin. Des réunions secrètes furent organisées dans les locaux de l'Université d'Helsinki[12]. Elles n'attirèrent point les foules, du fait de leur nature séditieuse. Mais il en ressortit l'idée de solliciter les autorités suédoises, ou éventuellement allemandes, pour obtenir de quoi préparer

---

[8] Archives nationales, fonds de la chancellerie du Général Gouverneur, 1914.

[9] Tuomas Hoppu, *op. cit.*, chap. 2.

[10] Matti Lackman, *Jääkäreiden tuntematon historia. Suomen vai Saksan puolesta ? Jääkäriliikkeen ja Jääkäripataljoona 27 :n (1915-1918) syyt, luonne, mielialojen vaihteluita ja sisäisiä kriisejä sekä niiden heijastuksia itsenäisen Suomen ensivuosiin saakka*, Keuruu, 2000, chap.. 1 ; Pertti Haapala, *Kun yhteiskunta hajosi. Suomi 1914-1920*, Helsinki, 1995, chap. 1.

[11] Jean-Louis Perret, *Portrait de la Finlande*, Paris, Plon, 1937 ; Alexandre Pineau, *Jean-Louis Perret, un lettré suisse au service de la diplomatie finlandaise : 1919-1945*, mémoire de mastère 2ème année, septembre 2007, 219 p.

[12] Matti Klinge, *op. cit.* ; Matti Lackmann, *op. cit.*

un soulèvement. Or, si Stockholm souhaitait conserver sa neutralité, Berlin songeait à déstabiliser la Russie avec l'aide des nationalités allogènes. L'ambassadeur allemand en Suède, von Reichenau, avait déjà pris des contacts avec des nationalistes finlandais retenus à l'étranger par l'éclatement du conflit. Finalement, deux émissaires des étudiants activistes d'Helsinki rencontrèrent les Allemands à Stockholm et obtinrent la promesse d'une aide matérielle. Celle-ci prit rapidement corps grâce à l'appui des activistes de Berlin. Un camp d'entraînement fut ouvert aux environs de Hambourg. Quelques dizaines de jeunes gens purent ainsi arriver sur place dès la fin février. Ils constituèrent un contingent d'éclaireurs (*Pfadfinder*) intégrés en principe dans l'armée allemande. Un centre d'engagement secret fut établi à Helsinki ainsi qu'un centre d'étape à la frontière suédoise[13]. En septembre 1915, le succès relatif des premiers engagements incita la *Reichswehr* à élargir son aide : elle se mit à recruter des chasseurs (*Jäger* en allemand, *jääkäri* en finnois) pour l'*Ausbildungstruppe Lockstedt*. En décembre 1915, ils étaient déjà 800, un nombre comparable à celui des Finnois combattant dans l'armée russe. En avril 1916, ils étaient 1500, début 1917, environ 1900. 41% provenaient alors d'Ostrobotnie, 15 % d'Uusimaa et 12 % de Carélie, les autres provinces s'avérant moins intéressées. La moitié n'avait fréquenté que l'école primaire, près de 20% n'y étaient même pas allés, mais la proportion d'étudiants n'était pas négligeable (environ 17%). Les ouvriers (30%) y étaient plus nombreux que les agriculteurs (14%). On y trouvait aussi une forte proportion de marins (7%)[14]. Il s'agissait donc d'une troupe d'essence populaire et non pas, comme certains dirigeants de gauche le prétendirent plus tard, le seul fer de lance de la bourgeoisie.

Pendant longtemps, les conservateurs suggérèrent que ces engagés étaient des fidèles des couleurs nationales (blanc et bleu ciel), et non du rouge ennemi. En fait, les études indiquent que les *Jäger* finlandais contenaient une proportion élevée de militants sociaux-démocrates, dont certains, assez nombreux, refusèrent en février 1918 de venir combattre du côté blanc. En outre, l'enquête très serrée de Matti Lackman, révèle que les engagés volontaires étaient souvent de fortes têtes, promptes à critiquer l'usage que les militaires allemands voulaient faire du 27ème régiment de chasseurs[15].

De fait, l'activisme concernait aussi les militants du Parti social-démocrate[16]. Dès la fin 1914, certaines sections d'Ostrobotnie étaient hostiles à la ligne attentiste.

---

[13] Matti Lackman, *ibidem* ; voir aussi « Saksassa ja Saksan joukoissa menehtyneet » *in* Lars Westerlund (dir.), *Suomalaiset ensimmäisessä maailmansodassa. Venäjän, Saksan, Ison Britannian, Ranskan, Australian, Uuden Seelannin, Etälä-Afrikan, Yhdysvaltain, Kanadan ja Neuvosto-venäjän armeijoissa vuosina 1914-1922 menehtyneet suomalaiset sekä sotaoloissa surmansa saaneet merimiehet*, Helsinki, Valtioneuvoston kanslian julkaisusarja, 6/2004, pp. 39-83.

[14] *Ibidem*.

[15] *Ibidem*.

[16] Hannu Soikkanen, *Kohti kansanvaltaa*, Helsinki, 1975 ; Jouko Heikkilä, *Kansallista luokkapolitiikkaa. Sosialidemokraatit ja Suomen autonomian puolustus 1905-1917*, Helsinki, SHS, 1993, chap. 10 ; Maurice Carrez, *La fabrique d'un révolutionnaire. Otto Wilhelm Kuusinen (1881-1918). Réflexions sur l'engagement politique d'un dirigeant social-démocrate finlandais*, Toulouse, éditions de FRAMESPA, 2008, chap. 9.

Emmenés par Yrjö Mäkelin, ces militants préconisaient une action contre le tsarisme, quitte à s'allier avec d'autres activistes. Le journal de Mäkelin, *La volonté du Peuple* (*Kansan Tahto*[17]), fut interdit fin septembre 1914 par les autorités qui avaient eu vent de ces velléités. Le secrétaire du parti, Matti Turkia, entreprit de calmer la fronde. Mais de nombreux jeunes adhérents ou sympathisants s'embarquèrent pour l'Allemagne. Il faut savoir aussi que la direction n'était pas entièrement satisfaite de la position adoptée sous la pression des réalités. Un émissaire, Karl Wiik[18], fut envoyé en Allemagne pour sonder les intentions des uns et des autres (des activistes finlandais à l'extrême gauche allemande, en passant par un responsable du contre-espionnage du Reich)[19]. À son retour, les socialistes amorcèrent une évolution qui les amena à durcir leur position. En août 1915, au moment de l'offensive allemande vers Riga, ils furent sondés par les mencheviks russes et un représentant de la direction de la SFIO française (peut-être Dumas ?) sur leurs intentions en cas de débarquement allemand. La réponse fut des plus nettes : les opérations de défense ne concernaient que les Russes et les ouvriers finlandais n'étaient pas favorables à une coopération militaire[20]. Quelques temps après la conférence de Zimmerwald, le journal *Le Travailleur* en livra quelques échos malgré les risques liés à la censure[21]. En août 1916, enfin, Kuusinen et Wiik furent chargés de rédiger un ouvrage qui devait être traduit en 5 langues et dont le contenu, extrêmement critique vis-à-vis de la politique russe, annonçait l'option indépendantiste, bien qu'elle ne fût pas explicitement nommée[22]. Mais la révolution de Février en Russie rendit obsolète sa publication.

Du côté de la droite nationaliste, les positions étaient disparates. Les activistes renforcèrent leurs positions et gagnèrent des adeptes parmi la jeunesse. Mais les dirigeants des grands partis traditionnels ne modifièrent pas leur attitude. Une bonne partie du patronat et des paysans propriétaires considéraient comme inopportun d'abandonner les bénéfices de guerre. Les prémices de l'agitation sociale contre la hausse des prix ainsi que la victoire éclatante des sociaux-démocrates aux élections législatives de 1916 (majorité absolue) rendaient en outre nécessaire la présence du gendarme russe. Il valait mieux éviter de se retrouver dans un tête à tête défavorable. De ce fait, la dissidence des *Jäger* n'était pas forcément bien vue ; jusqu'au milieu de 1916, de nombreuses portes étaient fermées aux activistes

---

[17] Tauno Saarela, *Kansan Tahto*, Jyväskylä, Gummerus, 2006, chap. 1 et 2.

[18] Erkki Tuomioja, *Karl Harald Wiik itsenäisyysmies ja internationalisti. Elämäkerta vuoteen 1918*, Helsinki, Tammi, 1979.

[19] Archives nationales, fonds Karl Wiik, carton n°26 ; Jouko Heikkilä, *op. cit.*, ; Maurice Carrez, *op. cit.*, pp. 454-455.

[20] *Ibidem*.

[21] *Ibidem*.

[22] Archives ouvrières, 327. 47 (471), manuscrit « *Suomen erikoisasema Venäjän keisarikunnassa* » version finnoise ; Archives nationales, fonds du procureur du Tribunal pour les crimes d'État, papiers Kuusinen confisqués en mai 1918 par la police, Fl 4 ; Maurice Carrez, *op. cit.*, pp. 461-466 ; Jouko Heikkilä, *op. cit.*, pp. 348 sq.

engagés auprès de l'Allemagne. C'est à partir du printemps 1917 que leur aventure devint populaire[23]. De toute façon, l'idée d'indépendance ne fut admise par l'ensemble de la droite qu'au moment de la Grève générale de novembre 1917 en Finlande et de la prise de pouvoir des Bolcheviks en Russie.

Il existait même encore, courant 1916, des partisans d'une union plus étroite avec la Russie en guerre ; parmi eux, le célèbre général Mannerheim qui profita d'une permission en février 1916 pour essayer de persuader Nikolai Mexmontan de devenir le chef d'une armée finlandaise de 200 000 volontaires ! Or, il ne s'agissait pas d'une proposition venue des Russes, puisque ceux-ci n'avaient pas un besoin impérieux d'hommes, mais bien d'une initiative personnelle corroborée par un échange épistolaire[24]. Prenant conscience de l'atmosphère hostile à ce projet, le général l'abandonna.

Au total donc, à la veille de la chute du tsarisme en Russie, l'activisme nationaliste était minoritaire. En outre, la gauche sociale-démocrate était plus audacieuse dans ce domaine que la droite traditionnelle.

Les contradictions de l'année 1917

L'éclatement de la Révolution à Petrograd, début mars 1917, modifia la situation politique en Finlande[25]. Majoritaire au Parlement, la gauche était impatiente de voir se réaliser rapidement les réformes sociales qu'elle attendait depuis des années. En face, la droite s'inquiétait de l'arrivée au pouvoir de gens dont elle ne connaissait pas vraiment les intentions. Certes, elle savait que les amis de Milioukov ne souhaitaient pas de changements sociaux et avaient l'intention de poursuivre la guerre ; mais elle se demandait si les socialistes russes n'allaient pas soutenir des réformes plus hardies. Elle craignait surtout les risques d'agitation sociale en raison des problèmes de ravitaillement et de la victoire électorale récente du SDP.

Pour éviter de se retrouver face à face avec la gauche, les partis conservateurs cherchèrent à se rapprocher du Gouvernement provisoire. Ils s'aperçurent vite que celui-ci était sensible à leur bonne volonté. Kerenski avait pris ses distances avec les socialistes finlandais sur la question de l'autonomie élargie et des réformes. Or, comme l'ancienne police tsariste avait disparu du jour au lendemain, remplacée dans les villes par des milices citoyennes où l'élément populaire était prédominant, il était hors de question de rompre avec un gouvernement qui pourrait, en cas de troubles, rétablir l'ordre. Au cours du printemps et de l'été 1917, la droite joua donc les bons élèves en mettant une sourdine à ses aspirations nationalistes[26]. La petite minorité

---

[23] Matti Lackman, *op. cit.*

[24] Tuomas Hoppu, *Historian unohtamat…*, *op. cit.*, pp. 56-58. L'auteur utilise ici les mémoires de Mexmontan.

[25] Eino Ketola, *Kansalliseen kansanvaltaan. Suomen itsenäisyys, sosialidemokraatit ja Venäjän vallankumous 1917*, Helsinki, Tammi, 1987 ; Anthony Upton, *Vallankumous Suomessa 1917-1918*, Helsinki, Kirjayhtymä, 1981 ; Maurice Carrez, *op. cit.*, tome 2.

[26] Eino Ketola, *op. cit.* ; Maurice Carrez, *op. cit.*

des activistes ne goûtait guère ce jeu et certains de ses membres étaient prêts à se rapprocher du mouvement ouvrier pour obtenir l'indépendance[27].

Les socialistes finlandais eurent une évolution différente. Après avoir fondé quelques espoirs sur une collaboration loyale, ils s'aperçurent que les nouvelles autorités russes œuvraient pour limiter la marge de manœuvre des Finlandais. Il y eut alors un glissement vers l'idée d'une indépendance rapide à l'issue du conflit[28] car l'autonomie élargie ne semblait plus suffisante. Une partie de la population les suivait d'autant plus volontiers que Petrograd ne faisait rien pour accélérer les réformes[29]. Le 20 avril 1917, le président socialiste du Sénat n'hésita pas à évoquer la perspective de l'indépendance devant les députés[30]. Une querelle constitutionnelle se développa à propos du transfert automatique des pouvoirs constitutionnels du tsar au Gouvernement provisoire russe. Les sociaux-démocrates se montraient sceptiques vis-à-vis de cette théorie alors que la droite, avec la *Lex Tulenheimo*, semblait y adhérer[31]. À leur congrès du mois de juin, ils inscrivirent dans leur programme l'exigence de l'indépendance après le règlement du conflit[32]. Au mois de juillet, ils présentèrent, soutenus par l'Union agraire, un projet de transfert de la souveraineté intérieure au Parlement finlandais (*Valtalaki*). Kerenski, volant au secours de la minorité, décida alors de dissoudre le Parlement et d'organiser de nouvelles élections. Le coup de force fut vivement dénoncé par la gauche[33].

Ces positions auraient dû favoriser un rapprochement avec les activistes, mais ce fut le contraire qui advint. Ces derniers reprochaient aux sociaux-démocrates d'avoir trop d'accointances avec les révolutionnaires russes et de privilégier une alliance de classe à une alliance nationale. Issus des couches supérieures ou moyennes de la société, ils étaient également inquiets du mouvement social qui touchait tous les secteurs d'activité. Un événement les heurta tout spécialement, la grande manifestation du 18 avril 1917 en faveur des huit heures, à laquelle participèrent des militaires en armes ; ils y virent une collusion inadmissible et soupçonnèrent la direction sociale-démocrate de vouloir brader l'indépendance contre une révolution.

---

[27] Tuomo Polvinen, *Venäjän vallankumous ja Suomi*, tome 1, Helsinki/Porvoo, WSOY, 1967.

[28] Eino Ketola, *op. cit.* ; Maurice Carrez, *op. cit.*

[29] Bibliothèque du Parlement. Comptes rendus des séances plénières du Parlement, année 1917 ; Sven Lindman, *Suomen kansanedustuslaitoksen historia*, tome 5, Helsinki, 1958.

[30] *Ibidem*, séance du 20 avril, discours d'Oskari Tokoi.

[31] *Ibidem*, séances des 11 et 12 juin 1917. Voir aussi les discussions des mois de mai et juin en Commission constitutionnelle dont les brouillons sont conservés à la Bibliothèque du Parlement à Helsinki.

[32] Archives ouvrières d'Helsinki, minutes du 9ème congrès du SDP du 15 au 18 juin 1917.

[33] Eino Ketola, *op. cit.* ; Anthony Upton, *op. cit.* ; Tuomo Polvinen, *op. cit.* ; Maurice Carrez, *op. cit.*

Les tractations continuèrent jusqu'à fin novembre 1917[34], mais les rapports se dégradèrent[35]. Le fait que les socialistes souhaitaient négocier avec les Russes le retrait des troupes et la passation des pouvoirs fut interprétée par eux comme un double langage.

Au mois de septembre, les velléités sociales-démocrates de réunir l'Assemblée malgré la dissolution ne furent soutenues par aucun autre parti. Leur défaite d'une courte tête aux élections législatives d'octobre acheva de les rendre amers. Ils commencèrent à évoquer une issue révolutionnaire tout en n'écartant pas une alliance de raison avec les agrariens pour faire valider définitivement la *Valtalaki*[36]. Ils dénonçaient l'alliance objective entre la droite et le Gouvernement provisoire. Début novembre, alors que les Bolcheviks prenaient le pouvoir à Petrograd, les syndicats finlandais déclenchèrent une grève générale qui fit des victimes et effraya une bourgeoisie sur la défensive. Le but était d'imposer la ratification urgente des lois sociales déjà votées. Toutefois, malgré le soutien populaire, les socialistes se divisèrent sur la nécessité de poursuivre le mouvement[37] et renoncèrent au bout de quelques jours. Mais la droite était décidée à en découdre ; par un revirement spectaculaire, elle préconisait désormais l'indépendance avec la complaisance intéressée d'activistes de plus en plus influents[38].

L'année 1917 vit donc les sociaux-démocrates plutôt en pointe sur la question de l'indépendance alors que les partis conservateurs s'alliaient avec le Gouvernement provisoire. À droite, seuls les activistes, très minoritaires, faisaient preuve de quelque audace tandis que les agrariens oscillaient entre un nationalisme intransigeant et une alliance politique avec les conservateurs.

L'année 18 et la saga des guerriers blancs

Tant que se maintenait au pouvoir à Petrograd une équipe hostile à la révolution sociale en Finlande, les conservateurs voulaient bien jouer le jeu du compromis. Mais la prise du pouvoir par les Bolcheviks, les rendit soudain impatients de couper les ponts avec la nouvelle Russie. Ils n'hésitèrent pas non plus à fabriquer pour les besoins de leur cause une image de traîtres à leurs adversaires. Une légende était née qu'il faudrait imposer par la force, si nécessaire.

---

[34] Le 29 novembre, le groupe parlementaire social-démocrate leur dépêcha Yrjö Mäkelin pour leur présenter un texte sur l'indépendance concurrent de celui des conservateurs. Archives ouvrières, microfilm n°14, réunions du groupe parlementaire social-démocrate 1907-1917.

[35] Eino Ketola, *op. cit.* ; Anthony Upton, *op. cit.* ; Tuomo Polvinen, *op. cit.* ; Maurice Carrez, *op. cit.*

[36] Archives nationales, fonds Wiik, carnets des mois d'octobre et novembre 1917 ; Archives nationales, fonds du Procureur du Tribunal pour les crimes d'État, papiers Kuusinen.

[37] Maurice Carrez, *op. cit.* ; Anthony Upton, *op. cit.*

[38] *Ibidem*.

L'indépendance ne gênait pas en soi les sociaux-démocrates : ils votèrent en sa faveur le 6 décembre 1917[39]. Les objections qu'ils présentèrent portaient sur sa mise en œuvre. Ils souhaitaient une discussion avec le gouvernement russe sur le retrait des troupes et sur le règlement de certains problèmes financiers. Pour eux, il était préférable de ménager l'avenir des rapports entre les deux pays, car la victoire bolchevique n'était pas assurée.

Les amis de Svinhufvud, nouveau président du Sénat, étaient moins circonspects. Ils pensaient qu'ils pourraient s'abstenir d'avoir l'aval des Bolcheviks, car ils étaient persuadés que ceux-ci ne seraient de toute façon que quelques semaines au pouvoir. Cet entêtement faillit tout faire capoter. Les autres grandes puissances ne voulaient pas reconnaître le nouvel État indépendant sans l'acceptation formelle de Petrograd. Début janvier 1918, Svinhufvud dut ainsi se rendre au Palais de Tauride afin de soutirer leur signature aux commissaires du Peuple[40].

Le nouveau gouvernement de la République finlandaise prit aussi la décision de créer une armée autochtone dont la colonne vertébrale serait formée des gardes civiques, milices mises sur pied par les conservateurs. Les sociaux-démocrates et leurs électeurs y virent une provocation. Au Parlement, le groupe SPD s'y opposa farouchement[41]. Or, au même moment, le mouvement populaire se radicalisait. Les milices ouvrières échappaient de plus en plus au contrôle du parti et réclamaient avec véhémence un gouvernement capable de mettre en œuvre des réformes. Afin de ne pas les voir glisser hors de l'organisation, les dirigeants socialistes radicalisèrent leurs positions. Ils voyaient aussi la volonté des conservateurs de les éliminer du jeu politique. Après bien des hésitations, ils résolurent de s'emparer du pouvoir par la force. Leur but n'était pas d'établir la dictature du prolétariat, mais de faire une révolution préventive, le temps d'imposer les lois sociales attendues par l'électorat populaire[42]. De toute façon, fin janvier 1918, les premiers affrontements armés avaient déjà commencé et Mannerheim, placé à la tête des forces armées finlandaises, s'apprêtait à fondre sur les petites garnisons russes d'Ostrobotnie, désignées comme des nids de rouges.

Une terrible guerre civile commença[43], mettant aux prises les partisans de la Délégation du Peuple d'Helsinki (au sud du pays) à ceux du gouvernement blanc de Vaasa (centre et nord). Elle dura jusqu'au début mai 1918. Par réflexe de survie, une petite partie des troupes russes encore sur place s'engagea du côté rouge. Cela suffit à faire désigner les socialistes comme des complices du bolchévisme, bien que ce

---

[39] Bibliothèque du Parlement. Comptes rendus des séances plénières du Parlement, année 1917 ; Sven Lindman, *op. cit.*

[40] Eino Ketola, *op. cit.* ; Anthony Upton, *op. cit.* ; Maurice Carrez, *op. cit.*

[41] Bibliothèque du Parlement. Comptes rendus des séances plénières du Parlement, janvier 1918.

[42] Maurice Carrez, *op. cit.* ; Anthony Upton, *op. cit.* et Viktor Holodkovski, *Suomen työväen vallankumous 1918*, Moscou, Éditions du Progrès, 1978, en donnent d'autres versions.

[43] Pertti Haapala et Tuomas Hoppu (dir.), *Suomen sisällissodan pikkujättiläinen*, Helsinki, WSOY, 2010.

dernier les eût abandonné à leur sort dès la signature du traité de Brest-Litovsk. Les blancs pour leur part reçurent l'appui des fameux *Jäger* revenus d'Allemagne (du moins une partie), de volontaires suédois et, en avril, des redoutables cohortes du général Rüdiger von der Goltz envoyé par Guillaume II consolider son emprise sur le Nord.

La répression menée par les vainqueurs fut atroce. Tuant bien davantage que les combats, elle fut menée méthodiquement[44]. Les vaincus, bien qu'ils eussent redressé la tête dès les élections de 1919, n'étaient plus en mesure d'imposer leur vision des événements. Au demeurant, la nouvelle direction sociale-démocrate n'écornait guère en public la version officielle des événements protestant surtout de son amour du pays. Les communistes pour leur part étaient pressés d'écrire les événements à la lumière du léninisme dont ils étaient des néophytes enthousiastes ; ils ne voyaient pas l'intérêt de se présenter comme des patriotes bien que leurs chefs vinssent parfois des rangs du nationalisme.

Les idéologues conservateurs purent ainsi récupérer à leur profit la légende des *Jäger* et présenter l'armée blanche comme un prolongement de leur épopée. Ils firent le nécessaire pour que tombassent dans l'oubli leurs circonvolutions antérieures. Les activistes ne cherchaient guère non plus à rappeler leur isolement des années de guerre. C'eût été l'aveu que le peuple finlandais ne les avait pas suivis.

La Finlande blanche disposait en outre d'une arme très efficace : la possibilité de répandre à l'étranger sa version de l'histoire, celle d'un petit peuple farouchement patriote depuis la nuit des temps qui avait lutté contre l'oppression tsariste et avait gagné son indépendance contre l'hydre bolchevique à la pointe de l'épée. L'Occident fut d'autant plus attentif à ce discours que les autorités finlandaises y disposaient de solides réseaux pour chanter ses nouveaux héros[45].

Conclusion

La Première Guerre mondiale fut pour les Finlandais une période complexe. En fonction des circonstances et de leurs sensibilités politiques diverses, ils tentèrent avec plus ou moins de succès de s'adapter aux nécessités de l'heure. Les premiers mois indiquèrent que la participation à l'effort de guerre ne rebutait pas les partis conservateurs. La social-démocratie fit pour sa part le dos rond. En 1915, les activistes profitèrent du désenchantement pour entrer en dissidence au profit de l'Allemagne. La gauche durcit aussi ses positions, envisageant un élargissement de

---

[44] Marko Tikka, *Terrorin aika. Suomen levottomat vuodet 1917-1921*, Jyväskylä, Gummerus, 2008.

[45] Louis Clerc, *La Finlande dans la diplomatie française : représentations, forces organisationnelles et intérêt national dans les considérations finlandaises des diplomates et des militaires français 1918-1940*, thèse soutenue le 15 juin 2007 à l'Université de Strasbourg III ; Jean Nicolas Buatois, *La guerre civile de Finlande et sa réception en France*, mémoire de mastère 1ère année, Université de Bourgogne, 2006 ; Alexandre Pineau, *Les représentations de Mannerheim en France de la Première Guerre mondiale à nos jours : de l'instrumentalisation au mythe*, mémoire de mastère 1ère année, Université de Bourgogne, 2006 ; Alexandre Pineau, *Jean-Louis Perret, op.cit.* ; Romain Moreau, *La question finlandaise à l'épreuve des relations franco-russes*, mémoire de mastère 1ère année, Université de Bourgogne, 2006

l'autonomie, voire l'indépendance. À l'inverse, la droite collabora dans la crainte de voir les autorités profiter d'un faux pas pour accentuer leur pression. L'année 1917 confirma cette évolution ; les conservateurs n'hésitèrent pas à s'appuyer sur Kerenski pour mâter leurs ennemis de l'intérieur. Mais, après l'arrivée des bolcheviks au pouvoir, ils décidèrent d'affronter la gauche dans un contexte de très grandes tensions sociales en déclarant soudainement leur volonté d'indépendance. Les socialistes ne contestèrent pas l'idée, mais la manière de procéder de la droite qui voulait profiter des circonstances pour les réprimer ; la guerre civile éclata.

C'est l'issue favorable aux blancs qui leur permit alors de construire une identité finlandaise mythique dans laquelle ils symbolisaient le combat sans faille en faveur de l'indépendance alors que leurs adversaires étaient présentés comme la honte de la nation. Cette version simpliste des faits reçut néanmoins, grâce à une habile propagande, un bon accueil à l'extérieur. Les anciens rouges soit n'osèrent pas attaquer frontalement cette version des événements, soit réinterprétèrent les faits à la seule aune des luttes de classe en oubliant la dimension patriotique de leur combat.

Nous voyons bien ici que la réécriture des faits a été fondamentale. La fiction l'a emporté sur la réalité et il a fallu beaucoup de patience aux historiens pour parvenir à dégager une vision disons moins convenue.